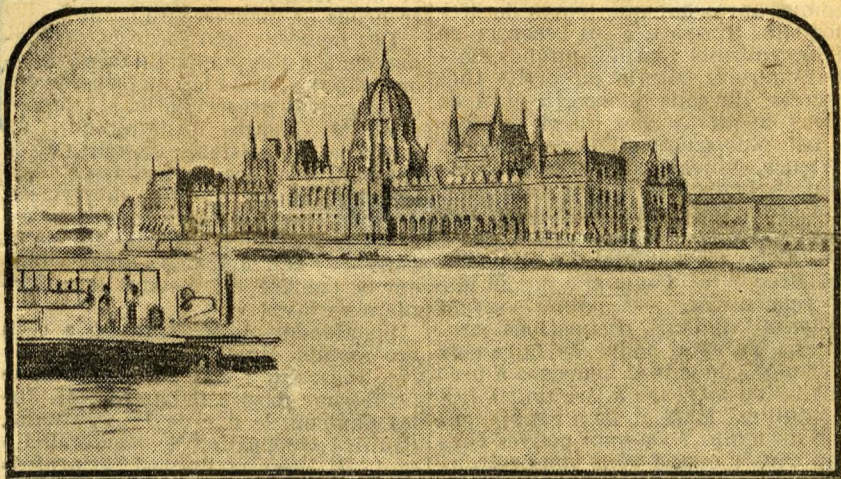


LE "JOURNAL" EN HONGRIE NEM! NEM! SOHA!



Le palais du Parlement à Budapest

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Budapest, août.

... Dans une grande ville, d'ordinaire, il y a des tramways, et Budapest est une grande ville, plus grande, même plus brillante et plus tapageuse encore que ne permettrait de l'imaginer son chiffre pourtant déjà coquet de 930.000 habitants; une imposante capitale, à la vérité, pleine de lumières, de palais, de belles filles, de bruit, de luxe — et de tramways.

Montons dans un de ces tramways... Bon public de petites gens, contrôleur galonné, arrêts fréquents, rien d'anormal, semble-t-il... Mais tandis que je cherche des yeux une indication quelconque sur le prix du parcours, j'avise une belle affiche blanche, encadrée d'un filet aux couleurs nationales : vert, blanc et rouge... Cinq lignes seulement mais très lisibles et placées bien en évidence.

Mes notions de hongrois sont récentes et rudimentaires. Je sais à peu près dire *oui* et *non*. Pourtant cette affiche m'intrigue. De temps à autre, un voyageur y porte ses regards et la contemple si fixement qu'il semble l'épeler, et son visage prend alors une expression grave et dure. Il faut que j'en aie le cœur net. Copions soigneusement l'affiche... En voici la traduction :

Je crois en un Dieu.
Je crois en une patrie.
Je crois en une justice éternelle et divine.
Je crois en la résurrection de la Hongrie.
Amen !

...Dans une grande ville, il y a des bureaux de poste. Entrons. Au moment de pousser la porte, vous remarquerez, près de la poignée, une petite plaque de métal blanc, quelque chose comme une boucle de ceinturon. Vous avez peine à démêler d'abord ce que représente la figure étrange qu'on y a grossièrement gravée : une bavure irrégulière en forme de poumon. Ladessous, trois mots rudement tracés : *Nem! Nem! Soha!*

Regardez l'image de plus près. C'est une carte schématique de la Hongrie d'avant guerre, au centre de laquelle un cercle minuscule découpe la Hongrie d'aujourd'hui. Les trois petits mots : « *Nem! Nem! Soha!* » signifient : « Non ! Non ! Jamais ! ».

Non ! Non ! Jamais ! Cri et gravure, vous allez les retrouver partout : au café, sur des « papillons » collés aux glaces du comptoir, au cinéma où, à intervalles réguliers, ils apparaîtront sur l'écran, soulevant à chaque coup les bravos.

...Continuons notre promenade. A Budapest, naturellement, il y a des bureaux de tabac. Achetez une boîte d'allumettes. Elle ne sera pas illustrée d'une vignette frivole ni, comme il pourra vous sembler, d'une formule de publicité. La phrase que vous y lirez veut dire : « *La Hongrie d'autrefois était un paradis. A présent, la Hongrie est morte.* »

La débitante est une vieille dame distinguée, beau visage triste, fines attaches. Elle parle français.

— Oh ! monsieur, me dit-elle d'une voix éteinte, nous avions grand plaisir, naguère, à parler français. Nous aimions beaucoup la France, et nous avions confiance en elle. C'est un grand pays généreux, capable de nous comprendre, un pays qui aime le courage, n'est-ce pas ? et qui sait

meurs. On leur distribue chaque soir des haquets d'eau grasse, trempée de pain noir. Ils se jettent là-dessus comme des bêtes, eux ! des Hongrois ! Comprenez-vous, monsieur ? Il faut bien leur donner des soupes, puisqu'on ne peut pas leur donner d'ouvrage. Quelle pitié !

J'y allai. Une longue file de vau-pieds aux chevilles fines, aux regards fiévreux, attendaient la pâtée gratuite. A la porte du réfectoire, on pouvait lire encore : « *Nem ! Nem ! Soha !* ».

...J'interroge un journaliste. C'est un « démocrate », espèce relativement rare ici. Il combat courageusement le gouvernement. Il reconnaît les torts d'hier et d'avant-hier. Il avoue même ceux d'aujourd'hui. Mais il ajoute tout aussitôt :

— Le traité que nous avons subi n'en est pas moins injuste. On nous a *salés*. Nous avons payé pour tout le monde. Nous expions des fautes qui ne sont pas les nôtres. J'ignore comment nous sortirons de nos malheurs. Mais ça ne peut pas durer ainsi. Nous n'acceptons pas cet état de choses...

Et il murmure : « Non ! Non ! Jamais ! »

Autre journaliste. Un jeune homme doux qui travaille à restaurer « le roi légitime... » (c'est-à-dire l'archiduc Othon, fils de l'infortunée Zita, un enfant de 13 ans).

— C'est vrai, monsieur. Nous sommes violemment divisés sur toutes choses. Nous avons le goût de la politique, des querelles, des dissensions, mais vous pouvez nous prendre les uns après les autres. Nous crierons tous : « *Nem ! Nem ! Soha !* »

Et son ton devient pathétique.

— Vous ne savez donc pas, monsieur ? L'Europe n'aperçoit donc pas qu'il y a aujourd'hui dans le monde une nouvelle Alsace-Lorraine ? La Transylvanie ! et la région de Presbourg, au nord du Danube ! Et nos comitats du Sud ! On nous a pris la Croatie, soit ! Nous n'y contredisons pas. Nous l'occupons depuis longtemps, mais nous reconnaissons volontiers qu'elle n'était pas nôtre. Et puis les Serbes sont une race estimable et nous renonçons à regarder du côté de Serajevo. Pour la Transylvanie, c'est une tout autre affaire. Nous crierons jusqu'au dernier souffle et pendant des siècles, s'il le faut : « Non ! Non ! Jamais ! »

Faisons la part de l'éloquence. Les Hongrois se plaisent aux attitudes extrêmes, aux mots sonores, aux grands serments. Il n'en est pas moins vrai que voilà un pays entier hérissé en protestations, plaintes, anathèmes et gémissements. La Hongrie ne cessera pas de sitôt de revendiquer ce qu'elle appelle ses « possessions millénaires ». En vain la lettre d'envoi qui accompagnait le texte du traité de Trianon lui a-t-elle fait remarquer, sous la signature de M. Millerand, « qu'une injustice, même millénaire, n'est pas fondée à subsister ». En vain a-t-on souligné le fait qu'il était indispensable de rattacher à la Hongrie tous les territoires où se trouvent des agglomérations hongroises, sans léser et sans opprimer des populations plus nombreuses. Le « *Nem !*

pression grave et dure. Il faut que j'en aie le cœur net. Copions soigneusement l'affiche... En voici la traduction :

Je crois en un Dieu.
Je crois en une Patrie.
Je crois en une justice éternelle et divine.
Je crois en la résurrection de la Hongrie.
Amen !

...Dans une grande ville, il y a des bureaux de poste. Entrons. Au moment de pousser la porte, vous remarquerez, près de la poignée, une petite plaque de métal blanc, quelque chose comme une boucle de ceinturon. Vous avez peine à démêler d'abord ce que représente la figure étrange qu'on y a grossièrement gravée : une bavure irrégulière en forme de poumon. Ladessous, trois mots rudement tracés : *Nem ! Nem ! Soha !*

Regardez l'image de plus près. C'est une carte schématique de la Hongrie d'avant guerre, au centre de laquelle un cercle minuscule découpe la Hongrie d'aujourd'hui. Les trois petits mots : « *Nem ! Nem ! Soha !* » signifient : « Non ! Non ! Jamais ! ».

Non ! Non ! Jamais ! Cri et gravure, vous allez les retrouver partout : au café, sur des « papillons » collés aux glaces du comptoir, au cinéma où, à intervalles réguliers, ils apparaîtront sur l'écran, soulevant à chaque coup les bravos.

...Continuons notre promenade. A Budapest, naturellement, il y a des bureaux de tabac. Achetez une boîte d'allumettes. Elle ne sera pas illustrée d'une vignette frivole ni, comme il pourra vous sembler, d'une formule de publicité. La phrase que vous y lirez veut dire : « *La Hongrie d'autrefois était un paradis. A présent, la Hongrie est morte.* »

La débitante est une vieille dame distinguée, beau visage triste, fines attaches. Elle parle français.

— Oh ! monsieur, me dit-elle d'une voix éteinte, nous avions grand plaisir, naguère, à parler français. Nous aimions beaucoup la France, et nous avions confiance en elle. C'est un grand pays généreux, capable de nous comprendre, un pays qui aime le courage, n'est-ce pas ? et qui sait faire la différence entre une nation civilisée et des peuplades primitives, brutales, mal lavées. Mais la France n'est pas renseignée. On ne lui a pas dit. Elle ignore les injustices dont on nous a accablés. On nous a tout pris, monsieur, le charbon, le bois et le sel. Et je ne parle pas de l'argent ! Une tribu de mendiants, voilà ce que l'on a fait d'une race noble, fière et cultivée. Des mendiants, monsieur, hélas !

— Mais, madame, votre boutique est belle. Votre étalage raffiné ne respire pas la misère.

— C'est pour la parade, monsieur, et les boîtes sont vides. Personne ne pourrait m'en acheter. Les Hongrois n'ont plus le sou.

— Vous vendrez donc aux étrangers. Anglais, Américains, Allemands, richards à monnaie d'or, les touristes ne doivent pas vous manquer.

— Il n'en vient plus. On nous a même arraché les régions pittoresques dont la beauté réputée attirait les voyageurs. On nous a pris les Tatras. Le Danube n'est plus un beau fleuve hongrois. Nous sommes tout à fait ruinés. Nous ne pouvons plus faire trois pas sans tomber sur une frontière toute hérissée de douanes, de gendarmes et de guichets. Plus de capitaux, plus de matières premières. Partout des usines fermées. Allez jusqu'au bout de la rue, vous pourrez voir les chô-

Et il murmure : « Non ! Non ! Jamais ! »

Autre journaliste. Un jeune homme doux qui travaille à restaurer « le roi légitime... » (c'est-à-dire l'archiduc Othon, fils de l'infortunée Zita, un enfant de 13 ans).

— C'est vrai, monsieur. Nous sommes violemment divisés sur toutes choses. Nous avons le goût de la politique, des querelles, des dissensions, mais vous pouvez nous prendre les uns après les autres. Nous crierons tous : « *Nem ! Nem ! Soha !* »

Et son ton devient pathétique.

— Vous ne savez donc pas, monsieur ? L'Europe n'aperçoit donc pas qu'il y a aujourd'hui dans le monde une nouvelle Alsace-Lorraine ? La Transylvanie ! et la région de Presbourg, au nord du Danube ! Et nos comitats du Sud ! On nous a pris la Croatie, soit ! Nous n'y contredisons pas. Nous l'occupons depuis longtemps, mais nous reconnaissons volontiers qu'elle n'était pas nôtre. Et puis les Serbes sont une race estimable et nous renonçons à regarder du côté de Serajevo. Pour la Transylvanie, c'est une tout autre affaire. Nous crierons jusqu'au dernier souffle et pendant des siècles, s'il le faut : « Non ! Non ! Jamais ! »

Faisons la part de l'éloquence. Les Hongrois se plaisent aux attitudes extrêmes, aux mots sonores, aux grands serments. Il n'en est pas moins vrai que voilà un pays entier hérissé en protestations, plaintes, anathèmes et gémissements. La Hongrie ne cessera pas de sitôt de revendiquer ce qu'elle appelle ses « possessions millénaires ». En vain la lettre d'envoi qui accompagnait le texte du traité de Trianon lui a-t-elle fait remarquer, sous la signature de M. Millerand, « qu'une injustice, même millénaire, n'est pas fondée à subsister ». En vain a-t-on souligné le fait qu'il était indispensable de rattacher à la Hongrie tous les territoires où se trouvent des agglomérations hongroises, sans léser et sans opprimer des populations plus nombreuses. Le « *Nem ! Nem ! Soha !* », ici, est sur toutes les lèvres, dans tous les yeux, dans tous les cœurs. C'est le ciment national, le seul lien qui retienne unis huit millions de citoyens, assez enclins, par ailleurs, à se déchirer cordialement.

Or, nous n'avons pas affaire, avec les Hongrois, à des gens capables de patience. Ce n'est pas eux qui feront mine de s'adapter benoîtement à un état de choses en en préparant en sous-main la ruine plus ou moins prochaine. Leur ruse native n'est pas à longue portée. Nous ne les verrons pas sourire dans des Locarnos. Violents, hardis, chimériques, prompts aux coups de tête et aux gestes désespérés, il peut suffire d'une occasion fortuite pour les lancer aux pires folies.

Et, certes, la Petite-Entente, en cas de rébellion, aurait beau jeu à les étreindre dans des tenailles de fer. Mais un peuple fanatisé, même hors d'état de vaincre, peut déchaîner des cataclysmes. On doit tout redouter de gens que le suicide n'épouvante pas.

C'est un fait à regarder en face. Il y a, sur les rives du Danube, une petite nation vaincue qui, depuis cinq ans, accumule d'incroyables forces de rancune. Et ces forces, un jour, peuvent faire explosion.

EDOUARD HELSEY.

(A suivre.)